

A detailed view of a marbled paper pattern, likely used for book covers or endpapers. The pattern consists of intricate, swirling, and marbled shapes in a variety of colors including deep blue, vibrant red, earthy brown, and muted green, all set against a light, off-white background. The overall effect is a complex, organic, and visually rich texture.

10R
1202

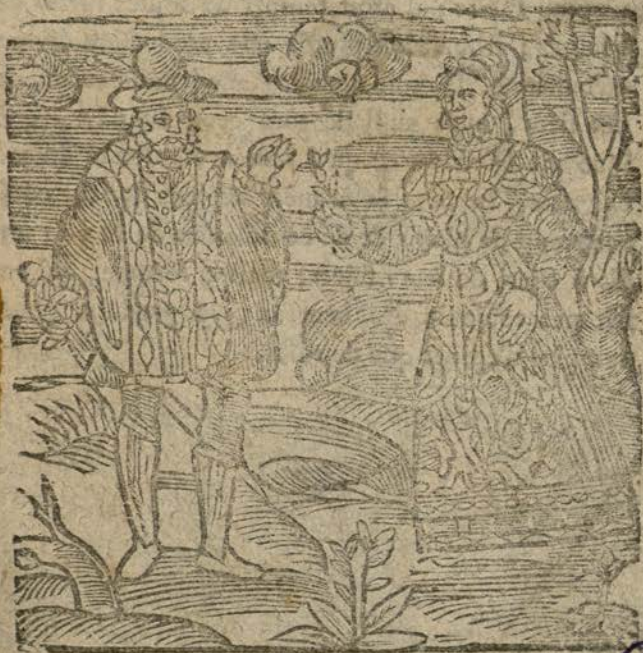
BIBLIOTHEQUE
LOUIS FERRAND

N°

3908

Achat des Musées Nationaux
Musée des Arts et Traditions Populaires

PIERRE ^{1^{er}}
DE PROVENCE ¹²⁰²
ET LA BELLE
MAGUELONE,
Par M. le Comte de T. . . .



A TROYES,
Chez la Citoyenne GARNIER, Imprimeur-
Libraire, rue du Temple.



PROLOGUE.

PEU de temps après que la Religion catholique fut observée en France, il y avoit en Provence un Comte nommé Jean, qui avoit épousé la fille du Comte Alvaro, de laquelle il n'eut qu'un enfant nommé Pierre; il étoit rempli de toutes sortes de qualités; il sembloit plutôt une production divine qu'humaine. Il étoit doux & aimé non-seulement des siens, mais aussi de tous ceux du pays, qui louoient Dieu de ce qu'il leur avoit donné un tel Seigneur. Le père & la mère avoient de leur côté beaucoup de plaisir & de consolation de se voir un fils si chéri de leurs sujets; mais la fortune, qui ne fait pas toujours des heureux, va produire pour eux plus d'épines que de roses.



PIERRE DE PROVENCE ET LA BELLE MAGUELONE, FILLE DU ROI DE NAPLES.

PEU de temps après que le flambeau de la foi eut éclairé la Gaule, le Comte Jehan de Cerisèl, heureux époux de la belle d'Albara, donnoit des loix à la Provence, & faisoit louer sa sagesse & bénir sa bonté par ses fidèles sujets. Un fils unique, gage de l'amour le plus tendre, faisoit les délices du Comte & de la Comtesse. Ce fils, en naissant, avoit reçu le nom de Pierre. Voué par ses proches au Prince des apôtres, il portoit pour armes les attributs de son saint patron; & des clefs peintes sur

son bouclier, ou brodées sur une riche tunique, lui servoient de devise & de parure.

Le jeune Pierre, à peine sorti de l'adolescence, joignoit à tous les agrémens de la jeunesse, une force prématurée, une taille élevée, des yeux pleins de feu; la démarche altière & la plus vive émulation, annonçoient en lui un héros naissant. Le Comte & la Comtesse ayant appelé dans leur cour les Princes de leur sang & les Chevaliers les plus distingués de leurs états, des fêtes brillantes signalèrent le jour où le jeune Pierre reçut l'ordre de la Chevalerie; ce jour fut suivi d'un grand tournoi, dont le nouveau Chevalier remporta tout l'honneur. Il fut couronné par la main de la mère la plus tendre; & pour une ame bien née, une pareille couronne a presque autant de prix que celle qu'on peut obtenir de l'amour. Un vieux Chevalier Provençal, couvert de blessures honorables, qu'il avoit reçues en portant quarante ans la bannière de son Souverain, admiroit Pierre, & les entrailles émues pour lui comme pour son propre fils, il ne craignit point de lui parler avec cette noble liberté que la vraie vertu donne aux vieillards pour l'inspirer à la jeunesse.

Sire Pierre, lui dit-il, il est des devoirs de tout âge. Vous avez bien rempli ceux de jeune Prince & de demoiselle. A peine avez-vous reçu l'ordre de Chevalerie, que les palmes de la victoire & de l'honneur vous sont acquises; mais ce ne sont encore que les prémices de celles que vous devez remporter. Maison, caresses paternelles, ne sont déjà plus sortablees pour vous. C'est en allant chercher les

grands hasards belliqueux & les sources des fortunes d'amour, qu'un brave Chevalier parvient à rendre son nom célèbre. N'entendites-vous pas hier ce Chevalier Italien vanter la valeur & la courtoisie qui règnent dans la cour de Naples, & les charmes de la belle Maguelone, héritière de ce beau royaume? Les Princes les plus illustres & les plus braves de l'Europe travailleront à mériter sa main. C'est à cette cour que votre vieux serviteur voudroit vous voir porter vos pas; c'est là que triomphant des rivaux les plus aimables, par votre valeur & le don de plaire qui brille en vous, vous pourriez vous signaler. En cachant quelques temps votre haute naissance, peut-être obtiendriez-vous de votre bras & de l'amour seuls la belle Maguelone. . . . Ah! mon cher Castellanos, s'écria le Prince en l'embrassant, que ces conseils sont dignes de vous! Je n'attendois que le moment d'être armé Chevalier pour aller chercher de grandes aventures; mais j'ignorois dans quelles contrées je devois porter mes pas. J'avoue que le portrait charmant qu'on a fait cent fois de la Princesse de Naples s'est gravé dans mon cœur en traits de feu. Je brûle du désir de voler à Naples; mais comment espérer d'en obtenir la permission d'un père & d'une mère trop tendres, dont je suis l'unique espérance? Oh! vraiment, dit le vieux Chevalier, je pense bien que le Comte, le cœur bien ferré, & la Comtesse fondant en larmes, vous refuseront dans le premier moment; mais ils ne pourront résister à vos instances & à la voix de l'honneur qui leur prescra de vous permettre de marcher sur les traces de vos

aïeux, & d'aller prouver à toute l'Europe que vous êtes digne du sang que vous avez reçu.

Le jeune Pierre suivit dès le lendemain les conseils du vieux Chevalier. Tout ce que Castellanos avoit prévu précéda la permission qu'il reçut de son père & de sa mère, sous la condition toutefois de revenir le plutôt qu'il lui seroit possible auprès d'eux.

Suivi d'un seul écuyer & d'un sommier chargé d'or, Pierre partit de la cour de son père après avoir reçu sa bénédiction, & trois riches anneaux que lui donna la Comtesse sa mère, en l'embrassant & le baignant de ses larmes.

Le jeune Pierre n'ayant point trouvé d'aventures qui pussent l'arrêter, se rendit en quinze jours à Naples, & fut, en arrivant, que le Roi Maguelon avoit fait proclamer un tournois pour le lendemain, en l'honneur de Henri Caprana, souverain de la Marche d'Ancône & de Spolète. Pierre se prépara pendant toute la nuit à paroître à ce tournois, l'usage étant alors d'admettre tout étranger à combattre, sans l'obliger de déclarer son nom, pourvu qu'il fût armé & monté comme tout Chevalier devoit l'être. Les juges du camp, frappés de l'air noble de Pierre, & de la grace avec laquelle il manioit son cheval, l'admirent dans la lice. Bientôt le Roi de Naples s'y rendit avec toute sa cour, & se plaça au balcon royal.

Henri Caprana rompit la première lance avec un

Chevalier Espagnol; l'honneur de cette première joute fut égal entre eux. Le second Chevalier qui se présenta perdit ses étriers, & laissa tomber sa lance sans toucher Caprana, dont le cheval ayant rencontré cette même lance, tomba rudement sur la poussière. Ce Chevalier prétendit avoir l'honneur de la joute; les juges la lui disputèrent: Caprana, piqué de la mauvaise foi du Chevalier, refusa de jouter une seconde fois, & monta sur le balcon royal.

Ce Chevalier orgueilleux ayant osé dire que Caprana lui cédoit la place de tenant, & qu'il la soutiendrait contre tous les Chevaliers étrangers, Pierre de Provence, qui sentoit que la sympathie lui parloit en faveur de Caprana, résolut de punir celui qui prétendoit abuser de sa retraite; mais il lui vit renverser deux autres Chevaliers avant qu'il pût se mettre sur les rangs.

S'étant enfin présenté contre le Chevalier, qui, fier de ces deux victoires, se promenoit dans la lice, ayant l'air de braver ceux de la cour de Naples; dès la première atteinte il fit rouler l'homme & le cheval sur la poussière; & après avoir salué respectueusement la cour & les juges du camp, il alla s'emparer de la place de tenant, dont cette belle joute le rendoit maître.

Ce fut en vain qu'un grand nombre de Chevaliers se présentèrent pour la disputer; ils furent tous obligés de lui céder la victoire, & les acclamations générales confirmèrent le jugement qui le déclaroit vainqueur.

Pierre, conduit au balcon royal, délaça son caftaque; & l'agitation des courfes faifant briller fon teint des plus vives couleurs, fa jeunefle, fa beauté, donnèrent de la furprife & de l'admiration à toute la cour de Naples. Henri de Caprana, en l'honneur duquel la joute avoit été proclamée, le prit par la main, & fe fit un honneur de le préfenter au Monarque, qui le conduifit lui-même aux genoux de la princesse fa fille, pour recevoir de fa main le prix qu'il venoit de remporter.

L'impreffion de ce premier moment fut égale pour la belle Maguelone & pour le jeune Prince de Provence. Leurs yeux devinrent plus brillans dès que leurs regards fe rencontrèrent; mais bientôt un trouble fecret, qu'ils n'avoient jamais éprouvé, les leur fit baiffer à tous deux: à peine Maguelone peut-elle pofer la couronne d'une main tremblante fur la tête de Pierre; Pierre éperdu la baiffa jufques fur les genoux de Maguelone; & n'ofant plus jeter fur elle qu'un regard timide, il ne put la remercier que par un foupir.

Le Roi le pria vainement de lui déclarer fon nom & fa naiffance: Pierre répondit avec modellie, qu'il n'étoit qu'un jeune & pauvre Chevalier François, & qu'il devoit cacher un nom que rien encore n'avoit illuftré. Maguelone ne put s'empêcher de fe récrier d'un air attendri, mais un peu trifte: *C'est bien dommage!* Ah! dit le bon Roi: « nobliffe & modellie vont fi bien enfemble, que je foup-
» çonne ce Chevalier de nous cacher qu'il eft du
» plus haut lignage; mais je ne l'en eftime que plus;

» mieux vaut à la vertu de s'honorer de fes faits
» que du nom de fes pères; & tout annonce en lui
» gentilleffe & haut courage. » Pierre, qui ne put donc être connu que par fa devife & le furnom de Chevalier aux clefs, fe retira refpectueufement avec fon prix, dans l'humble afyle qu'en arrivant il avoit choifi.

Pierre fentit un fecret plaifir à fe trouver feul, comme à voir finir le jour. Dans les premiers momens d'une paffion, les ombres de la nuit plaifent aux amans.

Pierre fe livroit tout entier à ces douces rêveries, fans ofer efpérer que la belle Maguelone pût trouver le même charme à fe rappeler fes traits & fa valeur. Cependant la jeune Princeffe éprouvoit le même fentiment: tous deux foupiroient; & l'amour, vainqueur du fommeil, faifoit palpiter leur cœur. Ces premiers momens ont des attraits dont on ne peut fe défendre; ce font ceux où les projets & les efpérances ne font point encore troublés par les réflexions. Hélas! ces réflexions cruelles font des maux inévitables que l'amour mêle avec fes faveurs. Pierre tarda peu à regretter de n'avoir pas fu profiter des marques d'amitié qu'il avoit reçues du Roi, pour s'affurer d'un libre accès dans fa cour. Maguelone de fon côté penfa, en foupirant, qu'il falloit que le Chevalier aux clefs eût été bien infenfible à fes charmes, ou que fa naiffance fût bien obscure pour qu'il semblât avoir renoncé de lui-même à jouir des droits qu'il avoit acquis par fa valeur.

En effet, ce Prince paffa deux jours entiers dans

sa triste retraite, sans oser imaginer un prétexte pour reparoître à la cour; & ces deux jours parurent assez longs, assez douloureux même à la jeune Maguelone, pour la déterminer à saisir le seul moyen de ramener le Chevalier inconnu. La gloire dont il s'étoit couvert dans le premier tournoi, lui fit présumer que le desir d'en acquérir une nouvelle le feroit reparoître. Elle suit son idée, se lève dès l'aurore, & va réveiller le bon Roi Maguelon. Que faites-vous, cher papa, lui dit-elle, de tant de braves Chevaliers que vous laissez oisifs dans votre cour, & qui brûlent de signaler leur force & leur adresse? Il y a trois jours que vous fîtes proclamer des joûtes en l'honneur du Prince de Spolète; ne m'aimez-vous donc pas assez pour en faire proclamer un?..... En disant cela, la charmante Princesse caressoit doucement les vieilles joues de son père avec ses jolies mains d'albâtre, & lui présentoit à baiser un front brillant par sa blancheur & sa jeunesse. Eh! quel est le vieux père qui pourroit résister un instant aux caresses d'un enfant qu'il adoroit? Oui, ma chère fille, dit le bon Roi, ta demande est juste, ton desir me flatte; je te laisse la maîtresse de tout, ordonne toi-même tout ce que tu voudras dans ma cour. A l'instant il faut réveiller le grand-sénéchal. Ce veillard accourt, voit la charmante Maguelone assez légèrement vêtue, & il croit voir Vénus sortant de l'onde. Il lui fait de gré de l'impression qu'elle fait encore sur lui, qu'il fourit en lui baissant & lui serrant doucement la main, & lui dit qu'il est prêt à voler à ses ordres.

Bientôt le son aigu des trompettes retentit dans

toute la ville de Naples. Les hérauts d'armes, couverts de leurs vêtements armoriés, vont convoquer les Princes souverains. Les autres Chevaliers, réveillés dès les premiers rayons du soleil, font préparer leurs chevaux, & se couvrent d'armes brillantes. Pierre aimoit trop pour dormir. Le bruit des trompettes, la proclamation des joûtes, tout lui parut un son céleste qui l'appeloit à la gloire, & bien mieux encore au bonheur de revoir celle qu'il adoroit.

Jamais la toilette d'une jeune & belle Princesse ne fut si courte, & cependant ne réussit mieux que celle de Maguelone. Parée, brillante du feu des diamans & des roses de la jeunesse, tenant dans sa main une chaîne d'or enrichie de pierres, qui doit être le prix du vainqueur, elle n'attend pas que son char & ceux de sa suite soient préparés. Elle marcha d'un pas léger vers les lices; ses dames la suivent de loin, en murmurant tout bas du peu de temps qu'elles ont eu pour se parer. Sa bonne nourrice même, qui ne la quitte jamais, arrive toute essoufflée, en disant tout bas: Eh! bon Dieu, qu'avez-vous donc aujourd'hui, ma fille? je ne vous vis jamais éveillée si matin, & cependant je ne vous trouve pas les yeux battus comme à vos dames? Ah! nourrice, lui répondit Maguelone, je n'aurai peut-être bientôt que trop de choses à te dire.

La Princesse étoit déjà sur son balcon, & les Chevaliers qui se dispoient à combattre accouroient de toutes parts; mais qui pourroit précéder un agnant qui va revoir ce qu'il aime? Pierre, arrive

le premier à la barrière de la lice, qui n'étoit pas encore ouverte, l'avoit fait franchir à son beau desrier, & s'étoit emparé de la place de tenant dans le même instant où Maguelone s'asseyoit sous le dais qu'à peine on avoit pu lui préparer.

Quel moment pour l'amoureux Pierre de Provence, qui reconnoît la souveraine de son ame; & pour Maguelone, qui ne veut plus déjà douter que l'amour n'ait guidé le Chevalier aux clefs pour lui faire sauter la barrière, & pour rompre en son honneur la première lance.

Le courage, la force, l'adresse & l'amour du jeune Pierre, rendirent son succès peu douteux. Le Roi de Naples, qui venoit rejoindre sa fille, le vit renverser les derniers Chevaliers qui se présentèrent; & les juges du camp le remènerent une seconde fois au balcon royal pour recevoir le prix de sa victoire. Oh! pour cette fois, Sire Chevalier aux clefs, lui dit le bon Roi Maguelon, vous ne vous déroberiez plus aux honneurs qui vous sont dûs; dès long-temps je ne vis Chevalier plus brave, plus modeste & plus avenant que vous. Dorénavant, je veux que vous logiez dans mon palais, & que vous n'ayez plus d'autre table que la mienne. Pierre ne put désobéir à des ordres pareils, & qu'un regard de Maguelone rendit plus sacrés & plus doux. Sautant légèrement à terre, & délaçant son gantelet, il présenta son bras à la belle Maguelone pour l'aider à descendre du balcon, & Maguelone ne put s'empêcher de préférer sa main.

Ah! quel moment pour l'amoureux Pierre!.....

Idée charmante de toucher pour la première fois la main de celle qu'on adore, vous renâtrez sans cesse pour une ame sensible! & tout vieux que je suis, en écrivant le bonheur de Pierre, cette douce idée fait encore palpiter mon cœur. Celui de Maguelone fut également troublé dans ce moment; & la belle Princesse distraite, glissant sur la dernière marche, seroit tombée si Pierre ne l'eût retenue. Il ne put s'empêcher de la serrer tendrement; la peur qu'il eut qu'elle ne se fût blessée, lui servit de prétexte pour l'enlever & la porter sur son chariot à côté du Roi son père, qui obligea le Prince à y monter avec lui.

Plus l'amour sembloit favoriser Pierre, plus il le rendoit timide; il eût craint de perdre, par la plus légère imprudence, le sort heureux dont il commençoit à jouir. Admis à la cour, à la table, aux fêtes qui se succédoient de jour en jour, il parut plus aimable encore dans cette cour qu'il n'avoit paru redoutable dans les combats. Soit qu'il s'exerçât à des jeux d'adresse, soit qu'il fût admirer sa grace & sa légèreté dans les danses vives & légères de son pays natal, les mêmes applaudissemens se faisoient entendre; mais il n'étoit sensible qu'à ceux qu'il lisoit dans les yeux de Maguelone.

Une chanson de son pays exprime une vérité bien frappante. Elle nous dit que l'amour, les premiers jours, a l'air d'un tendre enfant qui tete, mais que bientôt il devient grand, & ne nous parle plus qu'en maître. Maguelone l'éprouvoit; déjà le sommeil ne fermoit plus ses yeux; déjà les ombres de la

nuit ne faisoient qu'augmenter son agitation pour multiplier ses soupirs. Sa bonne nourrice l'aimoit trop pour ne pas s'en appercevoir ; & toutes les nourrices sont aussi curieuses que tendres. Elle s'assit sur le lit de Maguelone, l'embrassa, la questionna ; & voyant son beau sein agité & oppressé, même par quelque secret qu'elle n'osoit découvrir, la tendre nourrice redoubla ses instances ; & Maguelone, bien doucement entraînée, lui fit un libre aveu de son amour pour Pierre, en se jetant dans ses bras. La nourrice commença par lui faire toutes les représentations d'une mère un peu sévère, & finit par ne parler que comme une amie bien tendre & bien foible. Tu vois, chère nourrice, à quel point m'est important de savoir qu'elle est la naissance du Chevalier aux clefs, lui dit Maguelone ; crois que mon cœur est assez noble, assez courageux pour éteindre ou ma vie ou mon amour, si ce Chevalier n'est pas digne de ma main. Toi seul tu peux éclaircir le mystère qu'il nous fait de sa naissance ; & je te conjure de trouver le moyen de lui parler en particulier.

La nourrice lui résista peu ; ses remontrances étoient épuisées. Le Sire Chevalier aux clefs lui paroissoit charmant ; tout en disant à Maguelone qu'il falloit l'oublier, elle en parloit sans cesse : Maguelone aimoit trop cet entretien pour ne le pas prolonger ; & les premiers rayons du soleil brilloient déjà, lorsque la nourrice sortit de sa chambre, bien déterminée à chercher, à trouver Pierre, & à l'engager à lui découvrir son secret.

Elle savoit que le Chevalier aux clefs ne man-

quoit pas, tous les matins, de se rendre à la grande église. Elle y alla, bien enveloppée dans sa mante, & l'attendit au bénitier. Pierre, en effet, élevé par la mère la plus pieuse, commençoit toujours sa journée par le culte que la religion nous enseigne. Il avoit tous les desirs de l'amour, mais il n'en distinguoit aucun : cet amour étoit si pur, si loyal, qu'il n'imaginoit pas que la Divinité pût être offensée ; & c'étoit de la meilleure foi du monde qu'il demandoit au père commun de tous les hommes, comme au créateur de la félicité la plus pure, de rendre Maguelone sensible.

Pierre étant arrivé peu de momens après à l'église, reconnut facilement la nourrice, & lui rendit honneur comme à celle qu'il savoit être chère à Maguelone. La nourrice le salua d'un air doux & riant, & le petit nombre & l'espèce de gens qu'elle voyoit près d'elle, lui donnant toute liberté : Sire Chevalier, lui dit-elle, j'ai grande merveille que vous teniez toujours votre état & votre naissance si secrets ; tout annonce que l'un & l'autre sont illustres ; mais le Roi qui vous estime tant, & madame Maguelone, qui desire si vivement de savoir qui vous êtes, ne l'apprendront-ils pas de votre bouche ? J'aimerois bien à satisfaire la curiosité de ma chère fille Maguelone, si vous vouliez vous confier à moi. . . Pierre resta long-temps pensif. . . Ah ! ma chère dame, lui dit-il enfin, je vous dois bien des grâces, & à tous ceux qui montrent quelque intérêt à savoir mon nom, & sur-tout à la belle princesse Maguelone, celle de tout le monde à qui je desire le plus d'obéir. Puisque vous voulez bien

lui parler de moi, tout ce que je vous prie de lui dire, c'est que tous mes proches sont nobles, & que ma naissance est illustre : daignez recevoir, comme celle qui l'aimez tant, cet anneau que je n'oserois présenter à si haute dame qu'elle est. . . . Pierre, en disant cela, mit au doigt de la nourrice un des trois anneaux qu'il avoit reçus de sa mère. Ebouie de ce riche don, la nourrice promit de le présenter de sa part à Maguelone, quelle alla rejoindre en diligence. . . . O ma fille ! lui dit-elle en l'abordant, qu'il est gentil ce Chevalier ; que son maintien est sage ; que son parler est doux ; que son noble cœur est généreux ! Tenez, voyez le bel anneau qu'il a mis entre mes mains, & que je pense qu'il eût bien mieux aimé présenter aux vôtres. . . . Maguelone rougissant, & bien doucement émue, considère l'anneau : Eh bien nourrice, lui dit-elle, vivement, croyez-vous que si riche anneau vienne de pauvre homme ? Certes il ne peut venir que de bien noble créature & noble Baron. Ah ! chère nourrice, je ne résiste plus au charme qui m'entraîne à l'aimer. . . . La nourrice, alarmée du progrès que l'amour avoit fait si promptement dans ce jeune cœur, recommença ses anciennes remontrances ; mais Maguelone ne pouvoit plus déjà plus les écouter. Elle prit l'anneau, le baïsa mille fois, le cacha dans son beau sein, en disant : bonne & chère nourrice, ou j'aurai le Chevalier aux clefs à seigneur & époux, ou close nonain me réduirai-je. . . . Restreignez votre courage, ma fille, lui dit-elle, cachez mieux votre amour, bien qu'à nous autres femmes ce soit la chose la plus difficile à celer. Le

temps,

temps, dit-on, apporte remède à tout : nous verrons. . . .

Maguelone eût bien désiré d'être éclaircie. L'espérance cependant commençoit à naître dans son cœur. La réflexion & la crainte la lui faisoient paroître légère : l'amour la forçoit à s'y livrer. Nous verrons, . . . se répétoit-elle sans cesse. . . . Ah ! oui. . . . nous verrons. . . . Si le Chevalier m'aime, s'il se croit digne de ma main, il ne tardera pas à rompre le silence ; il saura bien trouver le moyen de répondre à la première démarche qu'il a dû connoître que je faisois pour lui.

L'amoureux Pierre raisonnoit aussi de son côté ; car l'amour permet quelquefois qu'on raisonne, pourvu que ce soit avec lui. Cette bonne nourrice, se disoit-il, ne m'est pas venu trouver sans quelque dessein. Ah ! dieux, si c'étoit par l'ordre de sa charmante maîtresse ! Hélas ! malheureux, reprochoit-il ensuite en s'humiliant, peux-tu te flatter que si haute dame ait daigné penser à toi ? . . . bien combattu, bien agité par toutes ses idées, Pierre brûloit, languissoit, & n'imagina du soulagement à ses maux que de chercher, que de parler, que d'attendrir la bonne nourrice en sa faveur. Il passa toute la nuit suivante à rêver au moyen de rencontrer, comme par hasard, cette bonne & fidèle nourrice, qui ne demandoit pas mieux que d'être trouvée. Cette bonne femme, qui s'en doutoit peut-être, eut soin le lendemain, en passant à la vue du Prince, de diriger ses pas vers les appartemens les plus solitaires du palais. Pierre la suivit de loin, &

B

bientôt il la joignit au fond d'une galerie écartée.... Ah! chère bonne, lui dit-il, c'est en tremblant que je vous cherche; & ma vie ou ma mort dépend de ce que vais apprendre de vous. Hélas! ajouta-t-il en pâissant, comment votre message a-t-il été reçu?... Trop bien pour notre repos, répondit la nourrice. Oh! que vous êtes dangereux, vous autres Chevaliers Gaulois! Ma pauvre chère maîtresse, jusqu'ici n'avoit souci que de ses affluets, de son petit chien & de ses oiseaux; ne voilà-t-il pas que vous êtes venu la troubler au point de la rendre dolente, & de l'empêcher de clore l'œil? Ah! sainte Vierge, que seroit-ce si vous n'étiez qu'un aventurier comme il en court tant par le monde, ou si vous étiez aussi volage que le sont les Chevaliers de votre pays?... Mille sermens proférés avec candeur par une bouche charmante que le mensonge n'avoit jamais profanée, rassurèrent la nourrice: mais lorsqu'elle redoubla ses instances pour savoir son nom & l'aller apprendre à sa maîtresse.... Non, non, s'écria Pierre, tel aveu ne doit & ne peut se faire qu'à ses pieds; dites-lui que si j'obtiens d'y paroître, je n'aurai plus rien à refuser à celle pour qui j'ai quitté mon pays & mes proches, & dont la volonté fera mon unique loi le reste de ma vie.... En disant ce peu de mots avec feu, il passoit au doigt de la nourrice le second de ses anneaux, espérant qu'elle en feroit le même usage. La nourrice le regarda fixement, & lui dit: J'aime à vous croire; mais si folle espérance ou desir coupable logeoit en votre ame, je le détruirois plutôt que de vous servir... Pierre renouvella ses sermens avec tant d'ardeur & de vérité, que la bonne nourrice en fut touchée,

& lui fit espérer de lui ménager le moment favorable de parler à Maguelone. Transporté de plaisir & de reconnoissance, il embrassa tendrement celle qui lui promettoit un si grand bien.

..... Noble & chère fille, dit la nourrice en entrant dans la chambre de Maguelone qu'elle trouva sur son lit, & qu'elle venoit de réveiller, ou le Chevalier aux clefs seroit un monstre de perfidie, ou ce doit être le plus aimable & le plus amoureux de ceux de son âge & de son état; il vous envoie ce second anneau, mais il perfidie à ne vouloir se déclarer qu'à vous..... Ah! Dieu que vois-je? s'écria Maguelone en considérant ce second anneau; ah! je le reconnois pour être celui qu'il vient de me sembler en songe que le Chevalier m'offroit lui-même; & dans le même temps une voix sembloit me dire: *Maguelone, celui-ci sera ton époux & ton ami.* Que ne devrai-je pas à tes soins, chère nourrice, si tu peux me procurer le moment de le voir & de lui parler?.... Et disant ces mots, elle passoit les deux anneaux dans ses doigts, & les couvroit de mille baisers.

Dès le lendemain matin, Pierre courut à l'église, espérant d'y voir arriver la nourrice: son espérance ne fut point trompée. Il la reconnut bientôt par sa mante.... Que fait la belle Maguelone? lui dit-il. Hélas! comment suis-je en sa grace?..... Noble Chevalier, répondit la nourrice, oncques ne fut au monde Chevalier plus heureux que vous; car, par votre prouesse & beauté, vous avez conquis le cœur de la plus noble & de la plus belle

dame du monde. Elle a reçu vos anneaux : elle les porte pour l'amour de vous. Elle consent à vous voir & vous parler seule à seul ; & moi-même je consens que vous lui parliez à votre plaisir : mais jurez-moi qu'en votre amour il n'y aura que tout honneur, comme il appartient à la noblesse de si haut état, qui doit priser la vertu par-dessus toutes choses. . . . La réponse de Pierre fut de se jeter à genoux, d'étendre ses bras vers l'autel, & de prendre le ciel à témoin que sa seule pensée, son seul desir étoit de s'unir à la belle Maguelone par les nœuds les plus sacrés & les plus durables. La nourrice eût cru faire un crime en soupçonnant Pierre après un pareil serment. (Hélas ! peut-être de nos jours la taxeroit-on d'imprudence.) Elle n'hésita point à donner à Pierre un rendez-vous pour le lendemain, en lui disant de se trouver à la petite porte du jardin de Maguelone une heure précise après son dîner, & dans le temps où, selon l'usage de l'Italie, on fait la sieste. Pierre, le cœur plein de cette douce espérance, ne fut pas un instant du reste du jour & de la nuit suivante sans être occupé de son amour ; mais on ose bien répondre qu'il n'eut aucune idée, qu'il ne forma pas un vœu qui pût blesser la religion de son serment. Le moment heureux & si désiré où l'aimable Pierre entra d'un air respectueux & timide dans la chambre de Maguelone fut bien vif pour les deux amans. L'un & l'autre, les yeux baissés & les joues brillantes du plus vif incarnat, restèrent quelques momens en silence. Maguelone enfin rompit. . . . Seigneur, dit-elle au Prince Provençal, il est si nécessaire au bonheur de ma vie de savoir quel dessein vous

conduit à Naples, & quels sont ceux dont vous avez reçu le jour, que je fais une démarche peut-être trop hasardée ; votre réponse seule pourra la justifier. . . . Pierre fléchissant un genou : Croyez, noble & excellente dame, lui dit-il, que le renom de votre beauté & de toutes les vertus & perfections qui brillent en vous, m'a seul déterminé à m'arracher des bras du père & de la mère les plus tendres. Je suis accouru dans ces états pour vous admirer & vous servir. Fils unique du Comte de Provence, neveu du Roi de France, j'eusse toujours caché mon nom en venant vous adorer, si l'amour lui-même ne m'eût enfin placé à vos pieds, & ne m'eût mis à portée de vous jurer une fidélité plus chère à mon cœur que ma propre vie, & qui ne peut finir qu'avec elle. . . . Ah ! que Maguelone devint belle en ce moment ! que ses beaux yeux se fixèrent tendrement sur ceux de Pierre ! & qu'elle sentit vivement le bonheur pur & parfait de ne plus trouver entre elle & l'amant adoré qu'une noble & douce égalité ! . . . Mon noble frère, lui dit-elle, en le forçant de s'asseoir à ses côtés ; que Dieu bénisse cette journée où, comme Prince & Chevalier loyal, vous me donnez votre foi comme je vous donne la mienne ! Voyez en moi, là toute votre Maguelone, qui maintenant vous fait maîtresse de son cœur & son sort. Je vous estime trop pour n'être pas sûre que vous conserverez chèrement l'honneur de celle qui mourroit plutôt que d'être jamais à un autre que vous. Aussitôt elle détacha de son cou une chaîne d'or émaillée, qu'elle passa autour de celui de Pierre, en lui disant : Mon noble ami & époux, par cette chaîne, je vous mets en possession de celle qui,

comme fille de Roi, vous donne loyalement sa foi..... Aussitôt elle baïsa doucement l'heureux Pierre en signe de foi & de mariage. Pierre, transporté d'amour & de reconnoissance, embrassa ses genoux; & lui présentant pareillement son troisième anneau en foi de mariage, Maguelone le reçut, & reçut de plus le tendre baiser que l'amour & l'hymen réunis ayent jamais pu donner à la beauté. La bonne nourrice ne se tenoit pas d'aïse de voir sa chère fille & son charmant époux si tendres, si bien appris, si modestes..... Dame, leur dit-elle, mes chers enfans, c'est à présent que vous avez besoin de toute votre prudence pour dissimuler vos secrets sentimens; & vous, Seigneur Pierre, de toute votre loyauté pour bien garder, jusqu'aux cérémonies du mariage, l'honneur de celle qui tant débonnairement avec amour & simplicité, vous donne sa foi..... L'un & l'autre promirent tout à la nourrice, pourvu qu'elle s'engageât à leur procurer quelquefois les momens d'entretien en sa présence; (& ajouta Maguelone,) pourvu qu'elle promette aussi, lorsque vous serez absent, de ne parler jamais de vous.

Les deux jeunes époux furent fidèles à leur serment, & l'on ne fit jamais un si grand sacrifice. Pierre, plus respectueux chaque jour en public, ne donna rien à soupçonner de son bonheur; & dans les momens heureux que la nourrice lui procura, il obtint, il ne demanda que de légères faveurs, plus bornées, mais plus douces cent fois que les caresses d'une sœur.

C'est ainsi qu'ils passèrent le premier mois après leur union. La cour de Naples devint alors encore plus brillante par l'arrivée du grand nombre de Princes qui vinrent avec Ferrier de la Couronne, lequel jouissoit presque dans Rome de la même puissance & des richesses des anciens dictateurs, & qui, sur le bruit de la beauté de Maguelone, venoit à la cour du Roi de Naples pour la demander en mariage.

Des tournois brillans furent proclamés. Pierre en remporta tout l'honneur. Ferrier voulut essayer plusieurs fois de le lui disputer; mais Pierre, animé par les regards de Maguelone, & piqué secrètement des prétentions de Ferrier, l'étendit si rudement sur la poussière à la dernière joute, que Ferrier, brisé par la chute, fit craindre pendant un mois pour sa vie.

Les joutes durèrent trois jours; & Pierre étoit prêt de remporter le prix de la troisième journée comme il l'avoit remporté les deux précédentes, lorsqu'il vit, avec surprise, entrer dans la lice Henri de Provence, son oncle, qui l'avoit armé Chevalier. Henri jouissoit d'une haute réputation de Chevalier, & depuis trois mois le Chevalier aux clefs n'avoit trouvé personne qui pût lui résister. Un murmure général s'éleva dans la lice; & l'attention redoubla lorsque ces deux célèbres champions parurent prêts à se charger. Pierre reçut l'atteinte de Henri sur son bouclier sans être ébranlé. Henri brisant sa lance presque entière, perdit les étriers par le contre-coup de ce choc; & Pierre,

mettant sa lance en travers, eut plutôt l'air de saluer Henri que d'avoir voulu le charger. Lorsqu'il fut au bout de la carrière, il appela un héraut d'armes, & le pria de dire au Comte Henri, que lui, tenant le tournois depuis trois jours, il devoit, par reconnoissance, & faire un honneur de lui céder la place. En donnant cet ordre, il sortit des lices, alla se renfermer dans son appartement; &, craignant d'être reconnu par son oncle, il fit tout préparer pour partir dans la nuit suivante. Ce ne fut pas sans une douleur extrême qu'il se vit forcé de prendre ce parti; mais craignant un éclat qui pourroit compromettre l'honneur de Maguelone, ayant passé d'ailleurs beaucoup de temps où sa promesse le rappeloit auprès de son père, il alla trouver la nourrice de la Princesse, & la pria de faire approuver à Maguelone les raisons pressantes qui le forçoient à s'éloigner.

Cette Princesse étant revenue chez elle dès qu'elle avoit vu Pierre se retirer de la lice, la nourrice alarmée, & les yeux pleins de larmes, vint lui rendre compte du message du Prince, & du parti qu'il se trouvoit obligé de prendre. La première expression de la douleur dont Maguelone fut saisie, fut de s'écrier : *Ah! Pierre! ah! Pierre, je mourrois sans vous.*

Le don de son cœur & de sa foi, la terreur qu'elle eut lorsque le Roi son père lui fit entrevoir qu'il n'attendoit que le retour de la santé de Ferrier pour l'unir à son sort; l'idée cruelle de se séparer d'un époux qu'elle adoroit, & dont la ten-

dresse, la loyauté, la timide modestie même, étoient toujours celle d'un amant : tout fit une impression si vive & si forte sur l'ame de Maguelone, qu'elle prit avec courage le parti de suivre celui à qui elle s'étoit donnée. Elle ne consulte point la nourrice; elle envoie chercher secrètement l'écuyer de Pierre, lui donne ses ordres, le charge d'un billet pour Pierre. Cela fait, elle feint d'être malade; sa nourrice la couche, la croit endormie, se retire; & Maguelone se relevant aussitôt, prend ses trois anneaux, de riches habits, quelques pierres; & couverte d'une mante de couleur sombre, elle sort par la porte du jardin, se jette dans les bras de Pierre, monte à cheval; & tous deux, suivis d'un seul homme d'écurie qui leur portoit des vivres, ils sortent de Naples, & s'éloignent de vingt milles de cette ville avant le lever du soleil.

Pierre marchoit à côté de sa chère Maguelone, & soupiroit de voir cette belle Princesse, dans un âge si tendre, exposée aux périls & à la fatigue de cette marche pénible. De temps en temps il passoit son bras autour d'elle pour soutenir ses reins, & quelquefois Maguelone saisissoit ce moment pour reposer sa tête, la penchoit & l'appuyoit sur l'épaule de Pierre. Quelques baisers innocens, mais bien tendres, les consoloient de la fatigue qu'ils essayoient, & leur donnoient du courage. L'aube du jour leur fit découvrir de loin un grand bois; & Pierre, qui craignoit d'être poursuivi, prit le parti de le gagner en diligence, & d'y tenir Maguelone cachée jusqu'à la nuit suivante. Dès qu'ils eurent pénétré dans l'épaisseur de ce

bois, Pierre descendit Maguelone de dessus la haquenée, & l'ayant posée doucement sur l'herbe, la jeune princesse, accablée de fatigue, s'endormit la tête appuyée sur ses genoux. Que Pierre la trouvoit belle en ce moment! qu'il étoit touché de la marque d'amour qu'il en recevoit, & des périls auxquels elle s'exposoit pour lui; mais quelle marque de reconnaissance plus forte pouvoit-il lui donner, que celle de demeurer fidèle à son serment? Pierre soupiroit, brûloit d'amour, baisoit ses beaux cheveux blonds. Ses lèvres enflammées s'entr'ouvroient pour respirer la douce haleine d'une bouche de roses; mais le respect le retenoit toujours. Ils attendirent la nuit dans ce bois; & dès que les ombres s'étendirent, ils reprirent leur route, & marchèrent vers un port où Pierre comptoit trouver un vaisseau pour le porter sur les côtes de Provence. Le jour les ayant surpris avant qu'ils fussent arrivés sur les bords de la mer, ils se retirèrent dans un vallon couvert par des montagnes escarpées. L'espérance d'être bientôt hors de périls, & d'être reçu comme un enfant chéri dans une cour qu'elle savoit être spirituelle, magnifique, commençoit à faire briller la joie dans les yeux de Maguelone. Ces tendres amans se plaisoient à se rappeler mutuellement le commencement de leurs amours: quelque careffe innocente étoit toujours le prix du tourment qu'ils se plaignoient d'avoir éprouvé. Pierre baisoit la chaîne qu'il avoit reçu de Maguelone; & Maguelone, tirant un petit sental rouge qui renfermoit ses riches anneaux, aimoit à dire à Pierre l'impression qu'ils avoient faite tour-à-tour sur son ame. Le

Prince s'apercevant cependant qu'elle avoit besoin de repos, arrangea des rameaux & des gasons pour lui former une espèce de lit; mais il avoit trop bien joui du plaisir de tenir sa tête sur ses genoux, pour ne la pas prier de s'appuyer encore sur lui.

Rien ne troubloit l'ame de Maguelone, & le sommeil le plus profond s'étoit emparé de ses sens, Pierre admiroit les charmes qu'une gaze légère laissoit entrevoir; sa bouche entr'ouverte à la fraîcheur, laissoit voir l'émail de ses dents, qu'Hébé même eût enviées. Ah! Pierre, quels transports! quel nouveau genre de martyre n'éprouviez-vous pas alors? & ne méritiez-vous pas de remporter la palme de la pudeur & de la loyauté sur Arbrissel même? Pierre, pour se distraire un peu, s'amusoit à compter les mailles de la chaîne qu'il avoit reçu de Maguelone. Ah! que cette chaîne, se disoit-il, est bien le symbole de celle que mon cœur portera toujours! Il avoit de même admiré les trois anneaux, dont le présent qu'il en avoit fait contribuoit à son bonheur. Hélas! il ne prévoyoit pas à quel point ces anneaux alloient lui devenir funestes. Il venoit de les renfermer dans leur sental rouge, & les avoit posés sur le gason à côté de lui. L'instant d'après un épervier, qui poursuivoit un bouvreuil, aperçoit ce sental, le prend pour l'oiseau, s'abaisse & l'enlève. Ses serres percent le sental; il veut en vain s'en débarrasser, & va se reposer sur une roche voisine. Pierre, qui fait à quel point les trois anneaux sont chers à Maguelone, forme promptement un oreiller de son

manteau, y po'e sa tête sans la réveiller, & vole vers cette roche pour reprendre le fantal; mais l'oiseau, qui n'avoit pu s'en débarrasser, s'envole & va se reposer sur un buisson assez éloigné. Pierre le poursuit encore; l'oiseau vole de buissons en buissons, de rochers en rochers. Le malheureux Prince, toujours prêt de l'atteindre, le poursuivit toujours vainement.

De courses en courses, il s'éloigne de celle qu'il adore. Il parcourt toute la longueur du vallon; il arrive ainsi jusque sur le bord de la mer: il espère être à la fin de ses peines; mais l'épervier s'enlève & va s'abattre dans une île éloignée de près de deux cents pas, où tombant sur des lianes, ses pattes sont arrêtées par le fantal. Pierre, qui le voit se débattre vainement pour se dégager, espère du moins s'en saisir, s'il peut passer dans cette île. Il regarde comme un bonheur de voir une petite barque attachée au rivage: il y saute, se saisit d'un aviron, & avance vers l'île. Malheureusement un courant rapide entraîne la barque. Tout-à-coup un vent violent s'élève, la pousse dans la pleine mer, & bientôt le malheureux Prince voit disparaître la terre à ses yeux.

Le désespoir se seroit emparé de lui, sans le fond de religion qui le fit recourir à l'Être des êtres. « *Biau chier Dieu*, disoit-il, abandonnez-vous la belle Maguelone? Las! chérif & déloyal que je suis, je l'ai jetée hors de l'hôtel de son père, là où elle étoit tenue tant doucement & richement, pour l'abandonner seulette au fond d'un

bois. O! benoîte & glorieuse Vierge Marie, garde Maguelone de tout encombre & déshonneur! Vous savez bien, dame bénie par-dessus toutes, que en notre amour n'y eut jamais volonté désordonnée ni détachée? Vierge pure, recours des affligés, sauvez ma Maguelone aux dépens de mes tristes jours.» C'est ainsi que Pierre prioit & se lamentoit sans craindre pour sa vie. La mer furieuse n'offroit à ses regards qu'une mort certaine; & quand même elle se fût apaisée, que pouvoit-il attendre? que la mort, dans une frêle barque sans vivres, & sans oser espérer de pouvoir aborder à quelque rivage. S'abandonnant à son malheureux sort, immobile au milieu de la barque, il étoit depuis trente heures le jouet des flots, lorsqu'un gros vaisseau, qui portoit des croissans d'or sur son pavillon, vint à pleines voiles assez près de la barque pour que les sentinelles du grand mât l'aperçussent. Le commandant fit jeter la chaloupe à la mer, & se fit amener Pierre. Cet officier étoit Arabe, & cette nation, terrible envers ses ennemis, exerçoit envers les malheureux l'hospitalité, dont elle avoit reçu l'exemple & le précepte de Pierre père. L'air noble & la figure agréable de Pierre frappèrent le commandant; la chaîne d'or qu'il vit à son cou, & ses éperons dorés, lui firent penser qu'il étoit Chevalier. Il secourut, il essaya de consoler Pierre, & le conduisit près du Soudan d'Alexandrie, qui, frappé de la beauté & du soin que la providence avoit pris de ses jours, le retint auprès de lui, & le même jour le choisit pour le servir à table. Pierre s'acquitta de ce service avec tant de graces, que l'amitié du Soudan redoublant

de jour en jour, la faveur dont il jouit dans cette cour, l'y rendit bientôt l'égal de ceux qui remplissoient les premières charges.

Pendant ce temps, Maguelone avoit coûté bien des larmes au Roi de Naples son père, qui ne pouvant douter que le Chevalier aux clefs ne l'eût enlevée, avoit envoyé vainement plusieurs corps de troupes & le plus grand nombre de ses Chevaliers à leur poursuite. Hélas ! le bon Roi auroit eu pitié de sa malheureuse fille, s'il l'eût vue au moment où elle se réveilla, jetant des cris inutiles pour rappeler Pierre auprès d'elle. Effrayée de ne voir autour d'elle que des antres & des rochers, & de ce que les échos répondent seuls à ses gémissens ; elle parcourt en frémissant ce vallon, dont tous les aspects redoublent sa terreur : elle se croit abandonnée par l'époux pour lequel elle a tout sacrifié ; elle ne trouve plus les trois anneaux qu'elle a reçus comme des gages sacrés de sa foi : elle redouble ses cris, & le hennissement d'un cheval est le seul signe qui lui fasse espérer que ce vallon renferme une créature vivante. Elle court vers le lieu d'où cet hennissement s'est fait entendre ; elle trouve le cheval de Pierre attaché près du sien. Ah ! du moins, s'écrie-t-elle, mon époux n'a pu m'abandonner que malgré lui, si cet abandon eût été volontaire, il se fût servi de ses chevaux pour s'éloigner. Cette réflexion suspendit un moment son désespoir affreux. Elle parcourut pendant le reste du jour presque toute l'étendue du vallon : épuisée par la douleur & la fatigue, elle se retira vers les chevaux ; & résolue d'attendre la mort dans ce lieu funeste, elle les

déla de ses mains, & tomba sans connoissance sur l'herbe. Elle fût peut-être morte dans cet état, sans le secours d'une pèlerine qui traversoit le vallon pour gagner les bords de la mer par une route que depuis long-temps elle connoissoit.

Cette pèlerine, surprise de la magnificence des habits de Maguelone, jugea par sa pâleur extrême qu'elle étoit morte ou expirante, s'approcha d'elle, lui souleva la tête & la fit revenir. La pèlerine fut bien attendrie lorsque Maguelone leva les yeux sur elle, & lui demanda par quel hasard elle se trouvoit dans cette solitude. « Belle dame, dit-elle, je viens de Rome accomplir un vœu que j'avois fait au tombeau des saints apôtres : j'en suis partie depuis trois jours, & je gagne les bords de la mer dans l'espérance d'y trouver une barque qui me conduise à Gènes, où j'ai reçu le jour. »

Jusqu'à ce moment, Maguelone n'avoit écouté que son désespoir. Son ame pure méritoit bien les secours célestes : un rayon d'espérance ranima son cœur ; & la religion, cette douce & sûre consolation des malheureux, la fit recourir à la prière. Une ame aussi vivement éprise ne pouvoit élever des vœux pour elle, sans en élever aussi pour un époux adoré. Ce ne fut pas même sa propre patrie qu'elle invoqua, ce fut le prince des apôtres, dont son époux portoit le nom ; & sachant de la pèlerine qu'en deux jours elle pouvoit se rendre à Rome, tout-à-coup elle se jette à son cou, & les yeux baignés de larmes, elle la conjure de faire un échange de leurs habits. La pèlerine résista

quelque temps, se faisant scrupule de troquer des vêtements de bure & d'une toile grossière contre les riches habillemens de Maguelone; mais vaincue par ses instances, elle l'aida, comme elle le desiroit, à se couvrir de sa capeline & de son camail; & la conduisant par un sentier, elle la fit sortir du vallon, & la mena jusqu'au chemin frayé qui conduisoit à Rome.

Maguelone, animée par l'espérance qu'elle avoit en l'aïssance divine, soutint la fatigue de deux longues journées; & s'étant retirée, en arrivant à Rome, dans un hôpital destiné aux pèlerins, elle attendit le jour avec impatience, pour aller baigner de ses larmes les marches de l'autel du tombeau des apôtres.

Que la prière qu'elle élevoit au ciel en lui demandant de lui rendre son époux, & de le lui rendre fidèle, fut longue & fervente! La foi, l'espérance, remplirent son cœur; ses larmes coulèrent avec la même abondance; mais elles furent moins amères: elle se soumit aux décrets d'un maître & d'un père dont elle adoroit la boné, & jura dans son cœur de s'occuper uniquement à le servir.

Pendant trois jours, Maguelone renouvela ses prières & ses vœux sur le tombeau des apôtres: elle comptoit y faire une neuvaine; mais le troisième jour, avant aperçu le Duc de Calabre, son oncle, dans l'église, & craignant d'en être reconnue, elle se retira promptement dans son hôpital, d'où elle partit avant le jour, & gagna les

bords

bords de la mer. Là, trouvant une barque prête à faire voile pour le port d'Aigues-Mortes, elle s'embarqua, & fut portée par un vent favorable dans cette ville de la Gaule.

Maguelone, en sortant de l'hôpital de Rome, avoit eu soin de ternir la blancheur de son teint & de ses mains avec une infusion de safran. Quelle est la femme qui, quoique bien dévote, peut ignorer qu'elle est belle! La première eau tranquille l'en feroit souvenir; & Maguelone se douta qu'une belle voyageuse peut courir quelque risque lorsque son état apparent n'en impose pas. Malgré son déguisement, ses beaux yeux auroient pu lui faire rencontrer bien des dangers; mais la timide & modeste princesse les tint baissés: enveloppée de sa houppelande de bure, elle ne parla point pendant toute la traversée; & dès qu'elle eut mis pied à terre, elle s'informa d'un asyle sûr pour s'y retirer. Une bonne sainte veuve, à qui elle s'adressa, ne put s'empêcher d'admirer son air noble & la beauté de ses traits. « Jeune pèlerine, lui dit-elle, à votre air, je vois que vous êtes étrangère; à votre teint je présume que vous êtes malade, & que vous avez besoin de secours. Suivez-moi, mon enfant, ne vous exposez point à votre âge à la galanterie pétulante de nos Provençaux. Prévenir le mal, servir son semblable, c'est accomplir la loi du Seigneur, au service duquel j'ai consacré le reste de mes jours. »..... Ah! ma chère dame, s'écria Maguelone en lui prenant la main, qu'humblement elle vouloit lui

C



baïser, «vous êtes un ange tutélaire pour moi; prenez pitié d'une malheureuse Napolitaine que bien des infortunes éloignent du lieu de la naissance.»

La veuve ayant conduit Maguelone dans sa maison, partagea son lit avec elle. En peu de jours l'amitié, la confiance, s'établirent entre elles; ce fut de la veuve que la Princesse apprit que le puissant comte de Provence & son épouse régnoient sur ces belles contrées; qu'ils avoient toujours fait le bonheur de leurs sujets, qu'ils en étoient adorés; & que dans ce moment toute la Provence partageoit la douleur & les alarmes de ses souverains. «Ils n'ont qu'un fils, continua la veuve, & ce jeune Prince, nommé Pierre, unit les dons les plus parfaits de la nature, aux vertus les plus pures & aux qualités les plus brillantes d'un digne Chevalier. Hélas! ce Prince est parti seul pour chercher des grandes aventures: il devoit revenir dans un mois, & près d'un an s'est écoulé sans qu'ils ayent reçus de nouvelles.» Maguelone, en écoutant la veuve, versoit un torrent de larmes, & levoit les mains au ciel avec un saisissement dont celle-ci lui fut gré, ne l'attribuant qu'à l'excellence de son cœur.

La jeune pèlerine alloit souvent se promener sur le port avec sa nouvelle amie, espérant toujours qu'elle pourroit apprendre quelques nouvelles de son époux par les matelots qui descendoient sur cette côte; mais, voyant que peu de vaisseaux

abordoient dans ce port, elle s'informa s'il n'en étoit pas un autre qui fût plus fréquenté: elle apprit que le port de cette mer, où tous les vaisseaux d'Italie, de l'Afrique & du Levant se rassembloient pour le commerce, étoit situé dans la petite île du port Sarrasin, à quelques lieues d'Aigues-Mortes. Elle forma sur-le-champ le projet de s'y rendre, de se servir d'une somme en or assez considérable qui lui restoit pour s'établir dans l'île Sarrasin; d'y faire bâtir un petit hôpital à portée du port; de consacrer sa vie à y servir les malheureux, & sur-tout de conserver sa virginité & son amour pour Pierre: sa confiance dans la providence lui faisoit toujours espérer son retour. Elle fut aidée par la veuve dans la prompte exécution de son projet. Dieu bénit bientôt ses soins; & les guérisons presque miraculeuses qui s'opérèrent pendant les premiers six mois, lui donnèrent une si haute réputation de sainteté, que le Comte & la Comtesse de Provence vinrent visiter l'hôpitalière, & la prièrent d'élever ses vœux au ciel, & lui demander le retour de leur fils.

On imaginera sans peine qu'elle fut la vive émotion de la sensible Maguelone lorsqu'elle reçut des honneurs & des caresses de ceux dont son époux avoit reçu le jour. Elle reconnut sur leur front & dans leurs yeux les traits qui s'étoient gravés dans son cœur; elle mêla ses larmes à celles qu'elle leur voyoit répandre, & ranimoit un peu leur espoir; mais, peu de jours après,

elle fut elle-même prête à le perdre pour toujours.

Le Comte & la Comtesse s'étant pris d'amitié pour l'hospitalière, prolongèrent leur séjour dans un château qu'ils avoient dans l'île Sarrasin, pour être à portée de la voir, & de s'informer, de tous les patrons des vaisseaux nouvellement arrivés, s'ils n'avoient aucune connoissance du sort de leur fils. De quel coup horrible ne furent-ils pas frappés, lorsque des pêcheurs Provençaux étant venus leur faire hommage d'un thon monstrueux qu'ils avoient avoient pris; le grand-queux ayant ordonné de l'apprêter, on trouva dans le corps de ce poisson un fantal rouge qui contenoit trois riches anneaux, que le Comte & la Comtesse reconnurent pour être ceux qu'ils avoient donnés à leur fils! Ne doutant plus que ce fils si cher n'eût péri dans les flots, la Comtesse s'évanouit, & ne reprit ses sens que pour jeter les cris les plus douloureux. Le Comte s'efforçoit vainement de montrer plus de courage; ses larmes couloient malgré lui. Le grand-queux, qui s'étoit aperçu du pouvoir que l'hospitalière avoit sur leur esprit, l'envoya prier de venir au secours de ses maîtres. Elle accourut; mais avec quel effroi, quel désespoir ne reconnut-elle pas l'étui fatal qui renfermoit les anneaux? Loin de les rassurer, elle unit ses cris, elle mêla ses larmes à celles de la Comtesse pendant quelques momens; mais bientôt s'élevant au-dessus de sa douleur avec cette vive confiance que la foi seule inspire, Seigneur, leur dit-elle, ne désespérez point encore;

celui qui tira son peuple de l'Égypte, après avoir retiré Moÿse du sein des eaux, peut vous rendre votre fils; ne vous laissez point de prier le Dieu des miracles & des miséricordes..... Les yeux de Maguelone sembloient briller d'une lumière céleste en prononçant ces mots. Le Comte & la Comtesse, frappés d'admiration, ne l'avoient jamais vue si imposante. Leur ame sentit renaître par degrés un calme mêlé d'espérance, & le temps de retourner dans leur capitale étant arrivé, l'un & l'autre enrichirent de leurs dons l'hôpital de Maguelone. Ils y firent bâtir une église qu'ils dédièrent au prince des apôtres; & après avoir ferré l'hospitalière dans leurs bras, & s'être recommandé à ses prières, ils retournèrent à Marseille.

Le temps des grandes épreuves que la foi de Maguelone devoit essayer étoit presque écoulé: le ciel lui préparoit la récompense des malheurs qu'elle avoit soutenus avec tant de résignation & de courage. Pierre en ce même temps, comblé de dons par le Soudan qu'il avoit servi pendant trois ans avec tant de zèle; il venoit d'en obtenir la permission de partir pour aller passer quelque temps en Provence, sous la promesse de revenir dans un an le rejoindre dans Alexandrie.

Toujours inconnu dans la cour du Soudan, il ne voulut confier à personne le secret de son voyage; & craignant que ses richesses ne fissent naître quelque obstacle, il fit faire neuf petits

barils, au milieu desquels il mit son or & ses pierreries : les deux extrémités en étoient remplies de sel. Les ayant chargé lui-même sur un fort sommier, il se revêtit des habillemens levantins les plus simples ; & sortant de nuit d'Alexandrie, il s'achemina tout seul, conduisant son sommier en main, & gagna sur la fin du jour un petit port où les Provenceaux venoient souvent pour acheter des dattes. Son attente ne fut point trompée ; il trouva dans ce port une tartane dont le patron lui dit qu'il étoit d'Antibes, où bientôt il comptoit se rendre, après avoir débarqué quelques tonneaux de dattes dans l'île du port Sarrasin. Pierre fit son marché pour son passage & port de ses barils ; & le patron ne manqua pas de le plaindre, lorsqu'il lui dit que ces barils contenoient du sel, sur lequel il comptoit gagner beaucoup. Bientôt on mit à la voile.

La mer étoit paisible & le vent favorable : la navigation ne fut point troublée, & Pierre, plein d'espérance de revoir ses proches & de faire des perquisitions heureuses pour avoir des nouvelles de sa chère Maguelone, s'entretenoit avec les matelots de tout ce qui se passoit en Provence. Ce fut d'eux qu'il apprit que le Comte & la Comtesse de Provence étoient plongés dans la plus mortelle douleur, & qu'ils y auroient peut-être succombé sans les consolations qu'ils avoient reçues d'une jeune vierge, nommée Maguelone, qui desservoit un hôpital, & qui vivoit en odeur de sainteté. Ce nom si cher à Pierre retentit dans son cœur ; mais

les matelots n'ayant pu lui rien apprendre de plus particulier, à peine ose-t-il s'imaginer que cette vierge pouvoit être celle qui lui étoit si chère.

Le peu de vent qui portoit la tartane étant tombé tout-à-coup, la marche de ce vaisseau fut retardée. L'équipage commençant à manquer d'eau, le patron fit gagner l'île de Sagones à force de rames, & une partie de l'équipage descendit pour remplir les tonneaux. Pierre profita de cette occasion pour se délasser du vaisseau. Il descendit à terre, parcourut l'île ; & trouvant sans cesse de nouveaux objets agréables à ses yeux, il s'avança vers le milieu de l'île. Se trouvant dans un petit vallon émaillé de fleurs, le lys des prés, qui s'élevoit au-dessus d'elles, & qui les effaçoit par sa blancheur, lui rappela l'idée de sa chère Maguelone. Il tomba dans une douce rêverie, & cette rêverie fut suivie d'un assoupissement qui le pressa de se coucher sur le gazon, dont la mollesse & la fraîcheur invitoient à goûter les douceurs du sommeil. Les cris éloignés des mariniers, qui pressoient ceux qu'ils avoient vu descendre à terre de revenir à bord, un vent frais & favorable s'étant élevé, le patron, qui craignoit de retarder son voyage, eut l'air d'ignorer que le passager Levantin étoit encore à terre ; il fit mettre à la voile, & poursuivit sa route.

Dès le second jour, la tartane aborda dans le port Sarrasin. Le patron, embarrassé des neuf barils appartenant au passager, & se faisant un scrupule de se les approprier, crut sa conscience dégagée &

en faisant un don à l'hôpital Saint-Pierre, que Maguelone desservoit; & ses affaires étant terminées, il fit mettre à la voile, & poursuivit sa route vers Marseille.

Peu de jours après, Maguelone ayant eu besoin de sel pour le service de son hôpital, fit défoncer un des tonneaux, & vit avec surprise les richesses qu'il contenoit. Son premier mouvement fut de faire ouvrir les huit autres, qu'elle trouva aussi riches que le premier.

Pendant ce temps, le malheureux Pierre, abandonné dans une petite île inhabitée, éprouvoit encore de nouveaux malheurs. Il avoit couru vers la tartane en se réveillant, & n'avoit plus vu que le mât du vaisseau à l'horizon. Voir disparaître ses richesses n'étoit rien; mais il avoit joui de l'espoir presque certain de revoir la Provence. Tous ses chagrins passés & sur-tout la perte de Maguelone, se retracèrent si vivement à son ame, qu'il tomba sans connoissance sur le rivage. Une fièvre violente le saisit; & dans cet état funeste, il eût bientôt perdu la vie, si quelques pêcheurs étant abordés par hasard sur cette côte, n'avoient eu pitié de lui, ne l'eussent secouru & porté sur leur barque. Le maître de la barque, embarrassé d'un homme qui paroïssoit toucher à son dernier moment, se ressouvint de la charité qu'on exerçoit dans l'hôpital Saint-Pierre; il l'avoit éprouvé lui-même. Devenu sensible par ses propres malheurs, il crut de son devoir de procurer à Pierre les mêmes secours;

& pénétré de respect & de reconnoissance pour Maguelone, il crut s'acquitter en partie envers elle, en lui procurant l'occasion de secourir un homme malheureux. Il fit force de rames pour gagner le port Sarrafin; & Pierre ayant pris connoissance, il le prévint qu'il alloit le déposer dans un hôpital où Dieu paroïssoit bénir les soins de la sainte directrice qui s'étoit vouée au service des malades.

Le fils unique du Comte de Provence, ce puissant Prince, ce brave Chevalier, regarde comme une punition divine d'avoir enlevé Maguelone du palais du Roi son père, l'humiliation qu'il reçoit d'être conduit mourant par des pêcheurs dans un pauvre hôpital, au milieu des états mêmes auxquels il devoit un jour donner des lois. Non-seulement il se soumet à ce décret de la providence; mais en réparation de l'enlèvement qu'il se reproche, il fait vœu que si Dieu lui conserve la vie, il restera un mois entier dans cet asyle sans se laisser connoître de personne, & qu'il se privera volontairement du bonheur de recevoir son père & sa mère, & de recevoir leurs secours.

A peine Pierre est-il dans cet hôpital, que sa fièvre augmente. Son teint devient livide, ses traits sont défigurés; & la tendre & fidèle Maguelone, qui lui prodigue ses soins, ne reconnoît pas l'objet de son amour. Pierre fut trois semaines entre la vie & la mort; & lorsqu'une foible connoissance lui revint, les habits simples & grossiers, le teint jaune de Maguelone le défigurèrent à ses yeux au point de

ne la pas reconnoître. Cependant un jour que Maguelone, en lui rendant ses soins ordinaires, porta par hasard la main sur son cœur, une vive sympathie l'ayant empêchée de la retirer, ce cœur reconnut son maître, & palpita si vivement, qu'elle en fut émue. Mais, surprise de se sentir un si tendre intérêt pour cet étranger, elle se retira promptement pour calmer un trouble dont sa modestie & sa vertu sévère lui faisoit un crime. Pierre en ce moment, plus ranimé qu'il ne l'avoit été depuis long-temps, la vit s'éloigner avec regret; & jetant sur elle des regards plus attentifs, il fut surpris de la richesse, des grâces de sa taille & de sa démarche. Hélas! s'écria-t-il tout haut, c'est ainsi qu'étoit faite celle que j'adorois. Pierre ne se rappeloit jamais le souvenir de Maguelone sans verser des larmes; & bientôt ses soupirs & ses sanglots ayant redoublés, Maguelone les entendit; elle en fut émue, & croyant ne remplir qu'un devoir de la charité, un penchant irrésistible l'entraîna près du lit du Prince. Le soleil venoit de se coucher, la chambre étoit assez obscure en ce moment pour qu'on ne pût distinguer les objets. Maguelone s'assit à côté de lui. Vous êtes donc bien malheureux, lui dit-elle, pauvre étranger? Ah! ma chère dame, répondit-il, mes peines ne peuvent finir qu'avec ma vie; & je demanderois au ciel de la terminer avec mes malheurs, si je ne craignois de l'offenser. Espérez plutôt en son secours divin, lui répondit-elle. Si vous ne craignez point de me confier le sujet de vos peines, le Comte & la Comtesse m'honorent de leurs bontés, & je réussirai peut-être à les adoucir.

L'un & l'autre en ce moment furent plus émus que jamais. Une douce confiance s'empara du cœur de Pierre, & Maguelone ne put résister au vif intérêt qui la pressoit de savoir l'histoire de ce malheureux étranger.

Ah! madame, que vous trouverez peu digne de votre pitié le plus coupable de tous les hommes, quand vous saurez à quel point je me suis rendu criminel. Je fis en ostant vous avouer que, sur le bruit de la beauté d'une jeune personne du plus haut parage, j'abandonnai père & mère pour me rendre dans les lieux qu'elle habitoit. Son innocence, sa beauté, ses vertus, faisoient le charme de la vie du père le plus tendre. Je formai le dessein coupable de m'en faire aimer; je ne réussis que trop à séduire son jeune cœur: elle me donna sa foi; je l'arrachai des bras de son père, je l'enlevai d'une maison dont elle faisoit la gloire & le bonheur, où le sort le plus brillant alloit la rendre heureuse. Ah! madame, qu'allez-vous penser de moi, quand vous saurez que, par une fatalité incroyable, je fus forcé de l'abandonner pendant son sommeil, & de la laisser seule dans le fond d'un bois.

Qui pourroit rendre ce que Maguelone sentit en ce moment? Eperdue, respirant à peine, la bouche entr'ouverte, elle ne put s'exprimer que par des soupirs. Pierre, occupé de son cruel récit, achève de s'en faire connoître, en lui racontant la malheureuse aventure de l'enlèvement des

trois anneaux. Maguelone, trop faïble pour lui répondre, & craignant qu'un état pareil ne soit mortel pour Pierre, se contente de lui serrer la main, s'arrache d'auprès de lui, court se précipiter aux pieds des autels; & la face contre terre, elle rend grâces à Dieu qui lui rend son époux.

Maguelone, ayant passé toute la nuit en prières, commit le lendemain une personne de confiance pour prendre soin de Pierre. Elle envoya sur-le-champ acheter des voiles & des habits magnifiques qu'elle cacha dans le cabinet de son appartement. Lorsque tout fut préparé, déguisant plus que jamais son visage, & jusqu'à sa voix, elle se rendit auprès du Prince, qu'elle trouva beaucoup mieux que la veille..... Vous me paroissez, lui dit-elle, avoir assez de force pour vous lever, & pour venir prendre un bain que je vous ai fait préparer, & duquel j'espère votre guérison..... Pierre obéit à ses ordres, & se mit en état de la suivre. Maguelone le conduisant par la main, le mena dans sa chambre, où tout respiroit la simplicité, & dont le seul ornement étoit un autel.

Implorons avant tout, lui dit-elle, les grâces du ciel; & puisque vous m'avez raconté vos malheurs, achevez de m'instruire, en présence des autels, de la disposition où vous êtes pour l'épouse infortunée que vous abandonnâtes malgré vous..... Ah! madame, s'écria Pierre avec

un transport au-dessus de ses forces renaissantes, ah! Dieu, madame, mes dispositions sont de mourir mille fois pour elle, & si je ne peux la retrouver, d'abandonner la Provence, où je dois régner un jour; car enfin je ne dois plus vous cacher que je suis le malheureux Pierre, fils unique du Comte, & que mon épouse est la fille du Roi de Naples. Oui, madame, je le jure au pied de cet autel: consolez mes proches, qui ne me verront jamais, & laissez-moi partir pour m'aller confiner & finir mes jours dans les déserts de la Thébaïde..... Pierre, lui dit alors Maguelone d'une voix forte, attends-moi dans la prière; invoque le Dieu tout-puissant, & ne désespère jamais de la grâce.

A ces mots, Maguelone laissant le Prince interdit, & levant les bras vers l'autel, courut changer ses vêtements. Elle efface les couleurs qui la défigurent: & telle qu'une créature céleste qui descendroit sur la terre, elle rentre, laisse tomber ses voiles, & s'écrie:..... Pierre! Pierre! cher & malheureux époux!..... reconnois ta Maguelone, que le ciel rend à tes vœux!

L'ame sensible du lecteur lui fera sans peine imaginer quels furent les transports de Pierre, qui se rendit auprès d'un père & d'une mère, qui le reçurent dans leurs bras, & qui bientôt présentèrent sa main jointe avec celle de Maguelone à l'Evêque de Marseille, qui bénit

leur union. Les ambassadeurs qu'ils envoyèrent à Naples revinrent suivis du bon Roi Maguelon, qui vint embrasser ses enfans; le Soudan d'Alexandrie leur fit les plus riches présens.

F I N.



